



L'ALI Hauts de France et l'AfB

Journée préparatoire au séminaire d'été 2018

Samedi 02.06.2018

Exposé d'Etienne Oldenhove au séminaire d'été

« Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel »

Tout d'abord, il me faut remercier mon collègue et ami, Soo-Nam Mabilie, d'avoir accepté de soutenir notre travail à partir de la leçon 21 (6 juin 1956) du séminaire III de Lacan. Il nous a déjà présenté ce travail à Bruxelles à deux reprises. C'est un travail beaucoup plus rigoureux que ce que je vais vous présenter. Mais l'un sera peut-être complémentaire de l'autre.

« Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel. »

Vous l'avez tous reconnu : il s'agit du premier vers de la dernière tragédie écrite par Racine en 1690.

Lacan va nous proposer dans la leçon 21 de son séminaire sur les « Structures freudiennes des psychoses » une lecture de cette pièce « Athalie » dont il dégagera le signifiant « la crainte de Dieu » comme en étant un point de capiton.

Je tenais à pouvoir parler aujourd'hui de cette pièce « Athalie » car il s'est fait que j'ai été amené à la lire au début du mois d'avril de cette année, c'est-à-dire à un moment où nous avons été interpellés par le président et le bureau de notre association à propos d'une difficulté institutionnelle. (cfr Lettre du 5 avril 2018)

Or il m'a semblé percevoir certaines résonances entre cette pièce « Athalie » et la crise que l'ALI traversait.

C'est un peu ce dont je vais essayer de témoigner, à la fois en élargissant un peu mon investigation à Racine et à son temps, mais aussi en la resserrant sur la question du Nom-du-Père ou des noms du père, qui s'annonce déjà dans ce séminaire.

Situons, si vous le voulez bien, cette pièce intemporelle dans son temps. C'est une pièce de commande, écrite par Racine en réponse à la demande de Madame de Maintenon pour la

formation des demoiselles de Saint-Cyr. Cette tragédie biblique ne sera pas vraiment jouée en public du vivant de Racine. Seules auront lieu quelques représentations qui ne sont que des répétitions générales faites par les élèves de Saint-Cyr, sans costume.¹

Mais l'adresse plus importante de cette tragédie est bien, au-delà des demoiselles de Saint-Cyr, le roi Louis XIV lui-même.

Cette pièce est écrite par Racine après un tournant dans sa vie. Celui-ci, en effet, est né, pourrait-on dire, dans le chaudron janséniste. Puis, à l'âge adulte, il en est sorti et a mené une existence de libertin au sens du 17^{ème} siècle, c'est-à-dire d'un homme qui se veut libre et athée (prémisse de ce qu'aujourd'hui, nous nommerions peut-être un homme « autonome »). C'est ce qui l'a amené à devenir le grand écrivain que l'on admire depuis. Et enfin, dans un troisième temps de sa vie, il revint à ses attaches jansénistes au point qu'il demanda à être enterré aux côtés d'un de ses premiers maîtres spirituels janséniste, le médecin Hamon. Il écrit dans son testament : « Je désire qu'après ma mort, mon corps soit porté à Port-Royal des-Champs et qu'il soit inhumé dans le cimetière, aux pieds de la fosse de Monsieur Hamon ».² Je dessine le contexte à grands traits pour rappeler une des dimensions des deux dernières tragédies de Racine, « Esther » et « Athalie », à savoir cette dimension religieuse. La dévote Madame de Maintenon essaie de ramener le roi ainsi que les filles de Saint-Cyr à une position de plus grande soumission à Dieu. Et Racine se prête apparemment à ce vœu, mais en fait, il a déjà renoué avec ses anciens maîtres jansénistes de Port-Royal et est de plus en plus critique vis-à-vis d'une position libertine ou d'une position catholique conformiste. On a là donc un subtil chassé-croisé qu'il faudrait lire comme « La lettre volée » de Poe.

A ce propos, une anecdote significative. Un jour, le roi surprend Madame de Maintenon dans la lecture d'un papier qu'elle cherche à lui dissimuler dès qu'il entre dans la pièce. Le roi exige qu'elle lui donne à lire ce papier et qu'elle lui dise qui en est l'auteur. Elle ne parvient pas à lui refuser ce qu'il exige et trahit ainsi Racine dont elle lisait un mémoire sur la réforme de l'Etat et les misères du peuple.

Ce fut le début de la disgrâce de Racine.

Le roi laissa tomber à propos de ce mémoire de Racine dont il venait de prendre connaissance : « Je le trouvais meilleur comme poète »³. Mais à trop vouloir cloisonner les domaines, le roi en oublie que la poésie est indispensable dans presque toutes activités humaines.

Autre arrière-fond qui est loin d'être négligeable, c'est la position que Louis XIV adopte vis-à-vis des religions. Il est obnubilé, aveuglé dans son rapport au « un ». Pour lui, il ne peut y avoir qu'une seule religion dans son royaume : la religion catholique « officielle ». (c-à-d, gallicane). Le « un », pour lui, doit aller du côté de l'uniforme. Cela va l'amener à commettre la grave erreur de révoquer, en 1685, l'Edit de Nantes, promulgué en 1598 par son grand-père Henri IV, édit qui accordait aux protestants la liberté de culte dans le royaume. Il va provoquer ainsi un exode massif des huguenots vers les pays protestants du Nord et il va surtout s'enfermer dans une logique d'exclusion qui l'amènera, par exemple, à faire détruire l'abbaye de Port-Royal, en 1711.

Cette tragédie de Racine, donc, voit le jour à un moment particulièrement intéressant, non seulement de l'histoire de France, mais aussi de la civilisation occidentale : l'apogée du « un », l'apogée du pouvoir absolu et les prémisses de son déclin, la féconde division entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel, la fin prochaine de cette suture opérée par Louis XIV entre pouvoir de l'état et pouvoir de l'église, l'aube du siècle des lumières.

Le passage d'un Nom-du-Père à des noms du père ?

¹ Jean Racine, "Athalie", Editions Bordas, p.12

² François Mauriac, « La vie de Jean Racine », Librairie Plon Paris, 1928, p.223

³ Françoise Chandernagor, "L'allée du roi", Editions Gallimard, Folio, p.601 et 602

Le sujet de la pièce « Athalie » est emprunté au récit biblique. On trouve mention de l'histoire d'Athalie dans le livre des Rois et dans le livre des Chroniques.⁴

La voici, telle que Racine la reprend : « Athalie, adoratrice de Baal, règne sans partage sur les Juifs depuis qu'elle a fait massacrer tous ses petits-enfants et éteint ainsi la lignée de David. Cependant, l'un d'entre eux a échappé au carnage : le petit Joas que le grand prêtre Joad élève dans le temple de Jérusalem sous le nom d'« Eliacin ». Un rêve avertit Athalie que sa puissance et sa vie sont menacées. Elle découvre l'existence de l'enfant et exige qu'on le lui livre. Inspiré par dieu, Joad couronne Joas, se prépare au combat et feint d'accepter l'ultimatum de la reine. Celle-ci, après avoir pénétré dans le temple, est mise en présence de l'enfant couronné et aussitôt entourée de lévites armés. Elle maudit son petit-fils, puis est conduite au supplice. Au-dehors, le peuple juif se soulève et disperse les troupes ennemies. »⁵ En vous rappelant ainsi très brièvement l'histoire d'Athalie, un autre enjeu vous apparaît immédiatement : celui de la lutte séculaire entre le monothéisme judaïque et les polythéismes, les elohim du coin, comme les appelle Lacan à la fin de son séminaire « L'angoisse » et surtout dans l'unique leçon de son séminaire « Les noms du père » du 20 novembre 1963.⁶ Les adeptes de Baal, comme Athalie, n'avaient pas renoncé aux sacrifices humains.⁷ Lacan nous rappelle le pas décisif qu'a constitué ce renoncement aux sacrifices humains dans l'histoire de la culture, particulièrement le sacrifice d'un fils tel qu'il nous est exemplarisé dans le sacrifice d'Isaac.

Conflit donc entre une religion polythéiste et une religion monothéiste, étape de la difficile articulation entre le « un » et le « multiple ».

Paradoxalement, appui à nouveau pour Lacan, pour dire ce passage du Nom-du-Père aux noms du père, lors de cette fameuse séance de son séminaire, en novembre 1963.

Revenons à Athalie et à Racine.

Racine est un être divisé. Son odyssee personnelle le montre bien. Il lui a été reproché d'avoir été opportuniste. Certains ont dit de lui que c'était un véritable caméléon. Ce n'est pas totalement faux, mais la grandeur du siècle de Louis XIV ne vient-elle pas plus de la façon dont certains ont dû se débrouiller d'une monarchie absolue caricaturale, ne vient-elle pas de leurs ruses et de leur inventivité qui nous vaut cette pléiade d'immenses poètes que sont Racine, Jean de La Fontaine, Molière et quelques autres.

Cette division de Racine est au cœur de sa tragédie « Athalie ». Il ne faut pas faire de cette pièce, une lecture manichéenne. Racine a fait d'Athalie un personnage fort, comme l'écrit François Mauriac dans « La vie de Jean Racine » : « Mais à relire ce drame terrible, il apparaît nettement que Racine a voulu que la vieille reine eût de la grandeur ».⁸ Et il écrit également : « Peu de mois avant sa mort, Sarah Bernhardt interpréta le rôle d'Athalie. Ceux qui l'ont entendue se souviennent de la majestueuse grandeur dont elle revêtait la fille d'Achab ».⁹ (en 1961-62)

Entrons maintenant dans cette tragédie d'Athalie dont j'ai choisi le premier vers comme titre de mon intervention : « Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel. »

Cette phrase est prononcée par Abner, l'un des officiers de la reine Athalie.

⁴ Rois, II, 11; Rois II, 8, 18 et 8, 26-27, Chroniques II, 21, 6 ; 22, 2-5 ; 22, 10-23 ; 24,7)

⁵ Jean-Pierre Battaesti et Jean-Charles Chauvet, "Tout Racine", Editions Larousse, 1999, p.239

⁶ Jacques Lacan, Séminaire "L'angoisse", document interne à l'AFI, leçon du 20 novembre 1963, p.423 : "Avant de nous émouvoir, nous pourrions nous souvenir que, d'aller sacrifier son petit garçon à l'Elohim du coin, à l'époque, c'était courant."

⁷ Livre de Jérémie, 19, 5

⁸ François Mauriac, "La vie de Racine", Librairie Plon Paris, 1928, p. 194

⁹ Ibidem, p.194

Ouvrir une tragédie par ce signifiant « Oui » est à soi seul une trouvaille.

Cette pièce va, d'une certaine façon, nous mettre en scène la marche de ce « oui » qui n'est qu'un pseudo-oui au départ, qui n'est qu'une dénégation, qui est plus proche d'un « non » que d'un « oui » de l'ordre d'une parole pleine, comme s'exprime Lacan à cette époque de son séminaire.

Pour paraphraser Freud et Lacan qui nous ont laissé en héritage ce « Là où c'était, je dois advenir », cette pièce est le passage, la métamorphose de ce premier « oui » en un Autre « oui » qui sera l'acte posé par ce même Abner en rejoignant Joad et Joas et en se retournant contre la reine Athalie.

Marche d'un « oui », comme une passe.

Et puis, il y a dans cette tragédie cette tension omniprésente, comme l'a très bien relevé Lacan, entre le signifiant « La crainte de Dieu » et les autres très nombreuses mentions de peurs, de craintes, de tremblements, d'épouvante, de redouter, d'effrois, d'inquiétudes, d'alarmes, ...¹⁰

Il y a « la crainte de Dieu », signifiant qui fait que ceux qu'il habite, ce signifiant, n'ont plus peur de rien et sont déterminés dans leur désir, et en face, les peurs multiples et protéiformes d'un autre monde structuré principalement par l'imaginaire, d'un monde paranoïaque commun.

Lacan nous dit que ce signifiant « La crainte de dieu » est un point de capiton, c'est-à-dire un point qui vient polariser un monde signifiant, un point de convergence d'un certain nombre de lignes de force, un point où se manifeste la dominance du signifiant sur le signifié, un point d'arrêt du flottement en parallèle de l'ondée signifiante et de l'ondée signifié comme dans le schéma de de Saussure ou comme chez les post-freudiens, bref un point de nouage entre signifiant et signifié.

Il s'agit bien là d'un nom du père.

Déjà, dans ce séminaire, Lacan nous laisse entendre la multiplicité possible des noms du père. C'est ce fameux moment de son séminaire où il dit ceci : « C'est dans un autre registre qu'il nous faut comprendre ce qui se passe dans la psychose. Et si vous n'entrevoiez pas ce quelque chose que j'appellerai à cette occasion l'impossibilité pour une raison quelconque d'un de ces x (parce que je n'en connais pas le nombre, mais ce n'est pas impossible qu'on arrive à le déterminer, ce nombre de x, de points d'attache fondamentaux entre le signifiant et le signifié, minimum de structuration essentielle entre le signifiant et le signifié qui est nécessaire à ce qu'un être humain soit dit normal) à ce que ce quelque chose, quelque part, ne soit jamais établi ou ait lâché, à savoir que ce quelque chose dont il arrive qu'il manifeste une indépendance depuis longtemps établie entre le signifiant et le signifié, ou au contraire qu'il la fasse éclater, fasse sauter si l'on peut dire, les relations au sens fondamental entre le signifiant et le signifié. »¹¹

Cependant, dans ce séminaire, Lacan parle généralement du Nom-du-Père, au singulier. A ce moment de son enseignement, le Nom-du-Père, c'est clairement le complexe d'Œdipe, mais le complexe d'Œdipe comme signifiant.

A ce moment de son enseignement, ce que Lacan avance, c'est que seul le signifiant, seul le Nom-du-Père peut nous extraire de l'autodestruction à laquelle nous voue un imaginaire paranoïaque, celui de la grande gueule ouverte de l'Autre.

¹⁰ Jean Racine, "Athalie", Editions Bordas, Vers

21,64,77,83,101,253,383,401,404,460,480,487,497,517,544,562,580,658,686,827,875, 896,957,1103,1106,1129,1187,1226,1231,1264,1280,1359,1434,1455,1544,1551,1561, 1567,1661,1697,1737,1744,1755.

¹¹ Jacques Lacan, Séminaire " Les structures freudiennes des psychoses", 1955-56, Document interne à l'ALI, leçon 21 du 6 juin 1956, p.242

Le signifiant est ce qui nous permet de nous décoller d'un univers de signes. Le signifiant est un acte, celui de s'arrêter et de prendre acte d'un signe. Il est toujours décalage, coupure, écart, tel que Lacan nous l'illustre dans cet espèce d'apologue du capitaine de navire qui va inscrire sur le tableau de bord : « à telle heure, par tel degré de longitude et de latitude, nous apercevons ceci et cela » et il poursuit en disant « Et c'est cela qui est essentiel. Je mets, si je puis dire, mes responsabilités à couvert. La distinction du signifiant est là : le fait qu'on prend acte du signe comme tel. C'est l'accusé de réception qui est l'essentiel de la communication en tant qu'elle est non pas significative, mais signifiante. »¹²

« La crainte de Dieu » est un signifiant parce qu'elle n'est pas que « crainte de Dieu ». C'est une crainte différente d'elle-même qui décolle le sujet de ses craintes.

C'est ce que l'on va retrouver dans le séminaire suivant à travers la clinique de la phobie : l'objet phobique comme *erstaz* de Nom-du-Père.

La crainte de Dieu, c'est tout l'inverse d'une peur. C'est ce qui fait que vous allez pouvoir vous avancer sans trop de crainte car vous êtes dans votre désir.

C'est ce que votre président est allé dire au Congrès américain pour qu'il ne s'affole pas trop face aux menaces de Trump. Il l'aurait dit, suite, semble-t-il, à une suggestion de son ancien professeur de khâgne à Henri IV, Christian Monjou, en citant Franklin D. Roosevelt qui avait dit lors de son discours d'investiture, le 4 mars 1933 : « The only thing we have to fear, is fear itself » (« La seule chose dont nous devons avoir peur, c'est de la peur elle-même ».)

On ne peut pas dire que le paranoïaque soit hors signifiant.¹³ On devrait plutôt dire qu'il est un héros du signifiant ou un « martyr », comme le dit Lacan, à moment donné¹⁴, dans ce séminaire. Mais il en fait parfois un usage qui abolit sa fonction de signifiant et la ramène à celle d'un signe (ou aussi parfois d'une pure lettre ?) : plus aucun écart, plus aucune différence d'avec soi-même. Cet usage du signifiant mène au « tout », au « tout » de la psychose. Plus d'autre solution dans ce cas que la « passivité », que l'offrande à l'Autre, que l'effémination, que celle d'être la femme de Dieu, que celle du pousse-à-la-femme. Par contre, lorsque le signifiant fonctionne comme signifiant, il « ménage » toujours une place au vide, au trou, à un réel qui lui échappe. Il ouvre au « pas tout » et à la féminité. Il ouvre à un au-delà du complexe d'Œdipe.

Un autre point que je souhaitais aborder, c'est le signifiant comme création, comme créateur. Dans les dernières leçons de ce séminaire, Lacan y insiste beaucoup.¹⁵

Il nous laisse clairement entendre également qu'il n'y a de « procréation », de « génération » chez les humains que du fait du signifiant. C'est une des fonctions essentielles du Nom-du-Père. Et c'est la forclusion de cette fonction qui fait qu'un psychotique puisse éprouver tant de difficultés dans sa paternité, ou dans sa maternité, ou dans sa filiation, ou dans sa sexualité. L'hypothèse de travail que je soutiendrais à partir des dernières séances de ce séminaire, c'est qu'il n'est de signifiant que créateur, créateur d'un vide.

¹² Ibidem, leçon 15 du 11 avril 1956, page 176

¹³ Jacques Lacan, Séminaire "Les structures freudiennes des psychoses", leçon 25 du 4 juillet 1956, version ALI, p.290 : " Il ne s'est pas extrait du signifiant, il s'est trouvé placé un tout petit peu de travers, de traviole."

¹⁴ Jacques Lacan, Séminaire "Les structures freudiennes des psychoses", Document interne à l'ALI, leçon 11 du 8 février 1956, page 124 : "Le psychotique est un témoin, sinon un martyr de l'inconscient"

¹⁵ Ibidem, leçon 23 du 20 juin 1956, p.264 ; leçon 24 du 27 juin 1956, p.276 et 278; leçon 25 du 4 juillet 1956, p.286 et 288.

D'une certaine façon, un signifiant ne fonctionne vraiment comme signifiant qu'à participer de la fonction du Nom-du-Père comme création.

Lacan se pose la question de la poésie à propos de l'écrit de Schreber. Il reconnaît que c'est un écrivain, mais il a tendance, à ce moment de son enseignement, à dire qu'il n'est pas poète.¹⁶

Après son séminaire sur Joyce et le sinthome, il n'est pas sûr qu'il aurait maintenu ce jugement sur Schreber. Car il est évident qu'un psychotique peut être poète, immense poète éventuellement comme Hölderlin, Artaud ou Joyce. Car un psychotique tente souvent d'être sujet et c'est ce qui fait qu'il peut être extrêmement inventif.

Cela m'amène à interroger notre rapport à la topologie et à l'usage que nous en faisons. Il me semble que la topologie participe de la fonction signifiante aussi longtemps qu'elle nous déplace, qu'elle nous retourne, qu'elle nous bouscule, qu'elle nous étonne comme un tour de prestidigitation, bref qu'elle garde sa force poétique comme elle l'a, par exemple, dans l'œuvre de Magritte..

Mais à partir du moment où notre rapport à la topologie devient un rapport de mathématicien, elle perd presque toute potentialité poétique. Elle ne crée plus un écart. Elle semble vouloir être une saisie « totale » de l'objet, une saisie sans reste. A partir de cet usage, elle peut rester intéressante, mais seulement comme discipline scientifique et non plus comme subversion poétique.

Lacan, à la fin de son enseignement, nous a peut-être entraînés dans cette impasse. C'est une question qu'il faut se poser sans crier immédiatement au crime de lèse-majesté.

Un des symptômes de notre association ne serait-il pas qu'elle manque un peu de poésie, ces derniers temps.

Un psychanalyste ne peut simplement être homme des lumières. Il sait trop l'importance de l'ombre, l'importance de l'inconscient et du réel qu'il cerne.

C'est pourquoi et Freud, et Lacan se réfèrent aux poètes là où la science ne peut que reconnaître les limites de son champ.

Le signifiant, Lacan ne l'a jamais réduit à sa simple dimension linguistique. Son essence, il l'a cherchée du côté de la poésie.

Autre point extrêmement intéressant de ce 17^{ème} siècle, c'est le débat esthétique autour du « sublime », lancé par Boileau, l'ami de Racine, en 1674.

Boileau et Racine défendaient que le sublime dépendait d'un « je ne sais quoi » révélateur d'une grande âme. Cette conception où le sublime est ramené à de l'éminemment singulier me semble proche de ce que Lacan développera dans son séminaire « Le sinthome » à partir du travail de Joyce.

C'est de ce côté et non du côté d'une idéalisation qu'il nous faut tirer la question de la sublimation.

Etienne Oldenhove
Séminaire d'été 2018 de l'ALI
« Les structures freudiennes des psychoses »
30/08/2018

¹⁶ Ibidem, leçon 7 du 11 janvier 1956, page 72